

Marcelle JÉGO (GUYMARE) Pierre FERRAND

**Une jeunesse hennebontaise héroïque
au cœur de l'occupation allemande (1939-1945)**

YVES JOUAN
DANIEL LE MÉNÉAH
MICHEL PICHON

Au début des années 1940, à Hennebont, la vie quotidienne sous l'Occupation allemande est pesante. Pour oublier un peu ces moments difficiles, il reste les loisirs qui sont encore un peu les mêmes que ceux d'avant-guerre. La distraction du dimanche, c'est souvent le match de football, disputé ici au stade François Michard. Après la rencontre, les jeunes joueurs de la Garde du Vœu d'Hennebont, le club local, se retrouvent parfois au Café du Musée, le long des remparts de la ville.

Là, des amitiés se nouent. Mais les événements de cette douloureuse époque de la guerre se chargeront de leur donner parfois une dimension bouleversante. Marcelle JEGO, la fille des propriétaires du Café du Musée, et Pierre FERRAND, un joueur de football du club, vont connaître et partager cette amitié avec bien d'autres jeunes de la région et s'engageront bien vite dans une aventure hors du commun, celle de la Résistance, où l'un des deux laissera tragiquement la vie, mais en laissant peut être à l'autre, d'une certaine manière, le soin de porter ses convictions.

L'occupation allemande à Hennebont

Après la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, la France sera vite envahie par les troupes allemandes. Quelques mois plus tard, en juin 1940, les premiers Allemands arrivent à Hennebont. Ils prennent rapidement possession de plusieurs lieux de la ville pour assurer leurs cantonnements.

Le 21 septembre, le *Patronage* est réquisitionné. Dans ses mémoires, l'Abbé LANGLO, le bouillonnant Directeur de la "*Garde du Vœu d'Hennebont*" dira que «... toutes les salles (du Patronage) ainsi que l'atelier sont réquisitionnés...même les appartements du concierge ... A chaque instant, des troupes y cantonnent avec leur matériel, voitures et chevaux... ».



Kerlois, la Wilhelm Bauer Kaserne
(photo CPA)

Marcelle JEGO se souvient : « ... Il y avait beaucoup de troupes de la Wehrmacht à Hennebont. C'était impressionnant de les voir car, évidemment, les premiers qui sont arrivés faisaient partie de l'élite. Ils défilaient parfois en ville, toujours dans un ordre impeccable et chantaient le Halli, Hallo.

« Ce n'était pas facile de supporter tout cela. L'institution N.D. du Vœu et Saint Hervé [1] étaient les principaux lieux d'occupation sur la ville. L'Etat-major de l'armée allemande se trouvait sur la place Foch (au dessus de la banque BNP aujourd'hui). De l'autre côté, c'était la Kommandantur, un grand immeuble qui était resté debout après le bombardement de la ville.

« A Kerlois, à la congrégation des Pères Blancs, il y avait aussi la Kriegsmarine avec les sous-marinières des U-Boote de la base de Kéroman, à Lorient, qui venaient là en repos après leurs missions. Les autres châteaux d'Hennebont étaient occupés par des officiers, comme le château de Mont-délices, Kergar, Le Bot... »

[1] C'est le 21 juin que sera réquisitionné Saint-Hervé pour y enfermer les prisonniers de guerre venant du camp provisoire de Pont-Scorff. C'est le *Frontstalag* 183 B qui comprenait Saint-Hervé et les Haras.

Mais bientôt, l'Allemagne fera appel aux volontaires pour aller travailler outre- Rhin. Cette mesure, n'ayant pas eu le succès espéré, deviendra à partir de 1943 le S.T.O. [2] (Service du Travail Obligatoire). Des gens, par classes entières, devaient fournir la main-d'œuvre pour l'Allemagne ou pour la construction du mur de l'Atlantique. Aussi, pour échapper à cette obligation beaucoup de jeunes allaient gagner les maquis de la Résistance qui commençaient à s'organiser dans les campagnes de la région.

A la "Garde du Vœu d'Hennebont" l'année 1943 changera aussi les habitudes. L'abbé LANGLO écrira « ... pendant la saison 1943-1944, les jeunes gens de la Garde prennent le maquis en bon nombre, surtout ceux qui sont menacés d'être repris par le S.T.O. avec les travaux forcés en Allemagne. A leur intention Pierre FERRAND, notre secrétaire qui depuis longtemps déjà fait partie d'une organisation de résistance « la France Combattante³ », organise un camp dans les environs de Baud qui groupe tout de suite une trentaine de jeunes d'Hennebont et de la région. »



Garde du Vœu Hennebont - Equipe première -1940-1941
Pierre FERRAND- 2ème à gauche (Coll. Garde du Vœu Hennebont)

Pendant toutes ces années qui allaient suivre, des jeunes, ou des plus anciens, qui étaient agriculteurs, cheminots, postiers, enseignants, ajusteurs, étudiants ... allaient se retrouver dans des organisations et des réseaux de Résistance où ils

[2] La loi du 16 février 1943 instaure le Service du Travail Obligatoire. Cette loi stipule que tous les jeunes gens âgés de 20 à 22 ans peuvent être envoyés en Allemagne, qu'importe leurs qualifications.

[3] "France Libre" choisit de s'appeler "France Combattante". Texte signé à Londres le 29 juillet 1942 par le Général de Gaulle.

ne savaient pas toujours qui les avaient recrutés, et où ils n'avaient plus qu'un prénom.

Marcelle JEGO, l'agent de liaison « Micheline »



Marcelle JEGO (Guymare)

Pour Marcelle JEGO, devenue " Micheline ", la résistance active commencera aussi au début de l'année 1943. Elle dit : *« La résistance a véritablement commencé pour moi au début de l'année 1943 ; c'est Pierre FERRAND, que j'appelais Pierrot, qui m'a fait rentrer dans la résistance grâce à mes connaissances en allemand. »*

Scolarisée à l'Institution Notre-Dame-du-Vœu, Marcelle JEGO avait appris l'allemand auprès d'une religieuse Ursuline autrichienne, sœur Marguerite, qui enseignait cette langue dans des cours collectifs puis dans un cours accéléré où Marcelle sera intégrée avec 2 autres filles qui passaient leur baccalauréat.

Elle apprit vite cette langue qu'elle perfectionnera au café de ses parents en entendant parler les soldats allemands qui fréquentaient cet établissement. *« J'appris aussi rapidement à compter en les entendant répondre lorsqu'ils payaient leurs consommations. Je disais en français et eux traduisaient en allemand ».*

Les parents de Marcelle JEGO tenaient le *Café du Musée*, rue des Doves, accolé aux remparts de la ville, contre la porte Broérech. Le café était ce lieu de rassemblement, fréquenté, comme nous l'avons souligné plus haut, par les jeunes de la ville, d'autres personnes, mais aussi en cette période d'occupation, par les soldats allemands, ce qui obligeait à une grande prudence car *«... Il arrivait fréquemment que des agents du réseau Cohors-Asturies, venant de Paris, descendent à la gare d'Hennebont pour venir sur le secteur pour différentes missions.*

"On leur disait de s'adresser chez nous pour se renseigner. Le premier train de la journée arrivait en gare vers 6h.30. Ma mère, la première levée, vers 6 h, les accueillait, mais on devait faire très attention. On était souvent sur le qui-vive. Le café était un point de rendez-vous. Jean Gosset [4], "Christophe", le

[4] Jean GOSSET est né le 6 décembre 1912 à Montreuil (Seine-Saint-Denis). Marié, père de 3 enfants. Professeur de Philosophie. Collabore à la revue *Esprit*. Fondateur avec Jean CAVAILLES du réseau de renseignements "Cohors" qui devient "Asturies". Il crée dans le Morbihan le réseau "National Maquis".

patron du réseau Cohors-Asturies [5] est venu chez nous au mois d'avril 1944, peu de temps avant d'être arrêté puis déporté. Il venait à Hennebont pour former les jeunes résistants qu'il avait rassemblés à la confection et la mise au point des explosifs et organiser quelques opérations de sabotage. »



Le Café du Musée – Madame JÉGO (mère) en coiffe, au centre (Coll. Mme Guymare)

C'est dans l'arrière salle du café que le groupe de résistance se réunissait. Là, Marcelle JEGO transmettait à Pierre FERRAND, dit "*Gaby*" ou à d'autres membres du réseau, les informations qu'elle avait obtenues en écoutant parler les soldats et en relevant les paroles qu'ils échangeaient, notamment sur les mouvements des navires au port de Lorient. Elle fera connaître les numéros des U-Boote à leur arrivée et aussi souvent avant leur départ.

Le café était aussi un lieu où étaient entreposées des armes provenant d'importants parachutages et destinées au maquis. Alexandre ROUSSEAU, alias "*Frisé*" raconte : « *Je me souviens que vers la mi-janvier, j'ai été à deux reprises en compagnie de Pierre FERRAND et COURRIC en chercher au cœur*

Arrêté par la Gestapo, il est déporté au camp de concentration de Neuengamme où il mourra le 21 décembre 1944.

[5] "Cohors" fut créé en avril 1942 à l'instigation du B.C.R.A. organisé à Londres par le Général de Gaulle. L'organisation du réseau en zone occupée fut confiée à Jean CAVAILLES, membre du mouvement "Libération".

d'Hennebont, dans un lieu de transit situé dans un café près du musée et dont la tenancière était Marcelle JEGO. La transaction avait lieu dans la cuisine ; seule, une cloison nous séparait de la salle de café où parfois consommaient des « verts de gris ». Nous n'avons jamais été inquiétés. Nous prenions chacun une pleine valise, passions par le domicile de FERRAND où nous attendions l'heure convenue de notre départ pour Poulmein. »

Peu d'officiers fréquentaient l'établissement, préférant se retrouver à l'Hôtel de France ou à l'Hôtel de Bretagne mais pourtant un soir, se souvient Marcelle JEGO, «... quatre officiers de la Wehrmacht, stationnés à l'institution Notre-Dame-du-Vœu, arrivent au café. Ils savaient qu'ils partaient le lendemain sur le front russe. Ils ont exigé d'entrer dans notre salle à manger personnelle pour se retrouver entre eux pour boire du champagne. Ils voulaient absolument du champagne.

« C'était catégorique ! Et le boire dans les coupes qu'ils apercevaient dans un meuble. En sortant de la salle, éméchés, traversant le bar qui était près de la porte d'entrée, ils s'installent face aux étagères où ma mère et moi nous nous tenions. Ils sortent leurs révolvers, les posent sur le comptoir et s'apprêtent à faire un carton sur les bouteilles. On ne les a pas laissés faire. On est resté là devant eux. Je vous assure que c'était dur ! Les patrouilles qui passaient dans la rue ne pouvaient pas les faire sortir parce que c'était leurs supérieurs ».

Marcelle JEGO se rendait parfois à Vannes, à vélo, pour porter toujours à la même boîte aux lettres, sans connaître le destinataire, des messages venant de Georges HILLION de l'O.R.A (Organisation Résistance Armée). « ... une fois, je pars à bicyclette pour Vannes. Avant Brandérion il y a quelqu'un qui me dit : ce n'est pas la peine d'aller plus loin , les Allemands sont à Brandérion et ils réquisitionnent les vélos. Ils en étaient à réquisitionner les vélos ! Je n'avais pas d'autre route pour aller à Vannes.

« Il fallait absolument passer par Brandérion et Landévant. Alors en passant devant les feldgendarmes j'ai dit "guten morgen" et puis j'ai continué sans descendre de vélo. Ils m'ont laissée passer. Au lieu d'aller ensuite par Auray, car je voulais éviter d'autres contrôles, je suis passée par Ste Anne d'Auray où j'ai encore allongé ma route. J'avais dû faire ce jour là plus d'une centaine de kilomètres ...».

Marcelle JEGO transportait aussi des armes dans les sacoches de son vélo et un jour où elle devait apporter un revolver à l'extérieur de la ville, elle s'aperçut que le pont sur le Blavet était contrôlé par des soldats allemands. Avec quelques jeunes filles qu'elle rencontre à l'entrée du pont et à qui elle avait demandé de l'accompagner, vélo à la main, elle passe au milieu du groupe, trompant la vigilance des soldats qui les laissent passer sans contrôle.

Pierre FERRAND « Gaby »

Pierre FERRAND habitait 119 rue Maréchal Joffre à Hennebont. Il était le fils de Joseph [6], employé de bureau, et d'Eliza LE ROUZO sa mère. Né le 9 octobre 1923 il rentrera au Réseau Cohors-Asturies en avril 1943.

C'est lui qui avait proposé à Marcelle JEGO de le renseigner sur les militaires de la Kriegsmarine et de la Wehrmacht qui fréquentaient le café du Musée.



Pierre FERRAND (Coll. Garde du Vœu)

Pierre FERRAND, qui était un garçon d'une autorité naturelle, aimable et discret, rentre dans la résistance active à l'occasion des préparatifs d'un coup de main sur la base sous-marine de Lorient.

Il travaille à cette époque à la base de Kéroman et c'est un de ses anciens professeurs de l'EPS de Lorient, Monsieur GREMILLER, qui le fera rentrer dans le Réseau lorsque le responsable, Jean CAVAILLES [7], viendra à Quimperlé pour préparer un coup de main.

A cette occasion, FERRAND proposera de lui fournir les renseignements nécessaires et de le faire pénétrer dans la base avec deux autres compagnons, Jean GOSSET et Henri BLOCK.

Jean CAVAILLES rentre dans la base avec les papiers de FERRAND et un panier pour le casse-croûte. Il y passera la nuit. Il a constaté que les renseignements fournis par FERRAND étaient exacts et il a pu apprécier sa valeur comme informateur.

[6] Joseph FERRAND, le père de Pierre et de Mathieu, est né le 27 septembre 1886 à Hennebont. Militant CFTC, conseiller municipal depuis 1945, il sera adjoint au Maire d'Hennebont en 1953. En 1956 il sera élu député sur une liste MRP menée par Paul IHUEL. Il décède à Hennebont le 8 décembre 1961.

[7] Jean CAVAILLES est né le 15 mai 1903 à Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres. Elève brillant il est reçu premier au concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure en 1923. Agrégé de philosophie et licencié de mathématiques. Professeur à la Sorbonne. Il crée en avril 1942 le réseau "Cohors". Il entre dans la clandestinité et part à Londres en février 1943 où il rencontre à plusieurs reprises le général de Gaulle. Il revient en France le 15 avril. Trahi par un agent de liaison, il est arrêté le 28 août 1943 à Paris. Condamné à mort par un tribunal militaire allemand il mourra fusillé à la Citadelle d'Arras le 17 février 1944.

Le groupe que Pierre FERRAND avait construit à Hennebont formait une solide équipe de saboteurs, très active. Il était en contact avec Jean GOSSET, le chef du service « *action immédiate* » de Cohors-Asturies.

Outre les renseignements, le groupe de FERRAND se livre à des sabotages de voies ferrées et continue leurs actions de sabotage contre la base de sous-marins. Une équipe fera sauter du matériel qui sert au tirage des plans. Avec trois autres compagnons, Alexandre ROUSSEAU "frisé", Louis BELZIC et Louis AVRY "alain", FERRAND plastiquera en plein jour, le 5 janvier 1944, une chaudière de l'usine qui fournit à l'arsenal de l'eau distillée pour les batteries des sous-marins. Deux autres camarades, René LE GARREC et René MOUELLIC, de Lanester, prendront une part active à ce sabotage.



Alexandre Rousseau

Le 22 janvier, ils effectueront un raid au centre auto de la Marine, replié à l'école St Aubin à Languidic où ils s'emparent de mazout et de quelques centaines de litres d'essence.

Le 8 février, au château de Brangolo, en Inzinzac, ils s'emparent de vêtements, chaussures et casques qu'ils entreposent à Poulmein sous une meule de foin.

Mais Pierre FERRAND sent que le maquis de Poulmein est menacé et le 9 février, il décide de transférer à Rimaison, en bordure du Blavet, une grande partie de l'effectif ; seuls quelques hommes resteront à Poulmein.

Le Maquis de Poulmein

Si la décision de créer des "maquis" pour les réfractaires du STO date de septembre 1943, c'est le 3 décembre que sera décidé à Vannes, au café de l'Hôtel de Ville, la création du maquis de Poulmein près de Baud. C'est sous l'autorité du Colonel FAVEREAU, chef du Service National Maquis et de Henri BOURET, responsable de cette organisation pour la Bretagne, que DERVIEUX, responsable du Morbihan, sera chargé de recruter les réfractaires et de constituer des groupes armés.

A cet effet, Henri BOURET était venu de Paris au début novembre pour rencontrer les divers groupes de résistance de la région et préparer les maquis. A Hennebont, il rencontre Pierre FERRAND, Jean SIMON et Louis AVRY qui disposent d'une vingtaine de gars. A Lochrist, sous la responsabilité de Gilbert PRIGENT, c'est une quinzaine qui est disponible. Après une réunion préparée par Roger VINET, de Quiberon, à la gendarmerie de Vannes, autour du

commandant GUILLAUDOT qui dirige le réseau de la "France Combattante", Henri BOURET leur demande d'armer les groupes et d'être prêts à exécuter des missions.

Le premier maquis groupé de Poulmein sera sous la responsabilité de Pierre FERRAND, avec Louis AVRY et Robert COURRIC. Avec Roger VINET, responsable de l'organisation matérielle et de l'armement, il ira à Lizio, en train puis à bicyclette, chercher des armes qui seront d'abord entreposées à Hennebont, chez Jean SIMON.

Le 10 janvier 1944, Pierre FERRAND vient à Poulmein pour la constitution du camp. Ils s'installeront dans la ferme de M. et Mme LE LABOURER et de leurs deux filles, Solange et Thérèse. Des jeunes réfractaires au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) commencèrent à arriver, un à un. C'est de là que Pierre FERRAND et ses hommes mèneront leurs actions jusqu'au 10 février, jour où le maquis sera dénoncé, attaqué et investi.

Le matin de ce 10 février 1944, Allemands et Ukrainiens avaient encerclé la ferme car sur la route, à l'embranchement de Saint-Adrien et de Saint-Barthélemy, venait d'avoir lieu vers 7 heures un accrochage avec quatre maquisards du maquis qui avaient réussi à abattre deux allemands et leur guide français. Revenus à la ferme, avec quelques autres maquisards, ils voulurent charger les armes et le matériel sur la charrette de M. LE LABOURER.

Malheureusement, les allemands sont arrivés juste avant qu'ils ne puissent s'enfuir. Eugène THOMAS et Pierre LANTIL qui montent la garde donnent l'alerte mais la ferme est déjà encerclée. Le jeune HENRIO, 14 ans, est arrêté, questionné et froidement abattu. M. LE LABOURER, capturé, sera torturé et mourra attaché à un arbre. Georges LESTREHAN, d'Hennebont, mourra lui aussi torturé dans d'horribles souffrances. Alphonse BOULER, le fournisseur de bois est tué à bout portant. Pierre LANTIL et Eugène THOMAS avaient pu cacher leurs armes. Ils seront faits prisonniers.



Pierre Lantil



Eugène Thomas

Trois autres groupes eurent le temps de s'enfuir dont l'un avec Mme LE LABOURER et ses filles.



Georges Lestréhan

A Hennebont, ce même jour, prévenue du drame, Marcelle JEGO est chargée de se rendre au maquis pour connaître le bilan de cet affrontement. Elle raconte :
« ... En cours de route je croise un tombereau qui s'arrête à ma hauteur. Je suis alors montée sur la roue, parce qu'on ne voyait pas de la route ce qu'il contenait et là, j'ai vu qu'il y avait dans ce tombereau quatre cadavres. Il y avait le fermier, un petit jeune, une autre personne que je ne connaissais pas et puis j'ai reconnu Georges (LESTREHAN) à son blouson de cuir. Il avait la tête toute fracassée. Si je n'avais vu que son visage, je ne l'aurais pas reconnu. On amenait ces cadavres à la mairie de Baud pour les exposer ... ».

C'était fini pour le maquis de Poulmein. Les soldats avaient incendié la ferme. Le 13 février, Georges LESTREHAN sera enterré à Hennebont, un dimanche. Ses obsèques à la Basilique N.D. de Paradis seront suivies par une foule immense de 2000 personnes.

Quelques jours plus tard, raconte Marcelle JEGO, *« on est venu me remettre, pour Georges LESTREHAN, une plaque de marbre "A notre cher camarade mort pour la juste cause" que j'ai apportée au cimetière d'Hennebont sur l'heure de midi, dans un sac à provision, pour ne pas être vue ni repérée et je l'ai déposée sur sa tombe où elle se trouve toujours. »*



Jean Gosset

Après l'attaque du maquis de Poulmein, Pierre FERRAND, qui est aux abois, doit partir à Paris avec Jean GOSSET. Là-bas, celui-ci lui demande de prendre part à des attaques contre des usines de la région parisienne qui travaillent pour l'ennemi. C'est ainsi qu'il participe, le 20 février, à l'attaque des usines Hotchkiss à Levallois et au début d'avril au sabotage de l'usine de roulement à billes Timken à Asnières.

De retour de Paris avec Jean GOSSET, Pierre FERRAND projette de détruire le pont métallique d'Hennebont, de faire dérailler le train de la Kriegsmarine et de couper la conduite d'eau qui alimente l'arsenal de Lorient. Il organise les opérations et ainsi, le 23 avril, la conduite est coupée.

Le 24 avril le train de la Kriegsmarine déraillera ; déraillement provoqué par Mathieu, son frère, avec deux cheminots d'Hennebont : BARDU et Paul ROY.

Le 28 avril c'est le drame. A sept heures du matin, Pierre FERRAND et Guy MOIZANT sont à Auray. Ils attaquent deux employés de la Banque Populaire et s'emparent d'une mallette contenant 70 000 francs car il leur faut de l'argent pour le maquis. Leur signalement est donné. A midi ils s'en vont déjeuner à l'Hôtel de la Croix blanche à Pluvigner avec un autre camarade mais un coup de téléphone anonyme a été passé à la Feldgendarmerie d'Auray et les Allemands les surprennent pendant le repas. FERRAND sort en courant, malheureusement dans une impasse où il sera abattu. MOIZANT, touché grièvement, mourra le lendemain à l'hôpital de Vannes. Leur compagnon a pu se sauver.



Mais ce jour là Marcelle JEGO raconte : « *Renée LE ROUX* [8], la fiancée de Pierrot (Pierre FERRAND) revient ce jour là de Paris par le train. Renée est enceinte. Elle faisait partie du réseau Cohors-Asturies et c'est elle qui transmettait les renseignements que Pierrot lui donnait. Elle servait d'intermédiaire entre Hennebont et Paris. Descendue à Auray, elle avait pris un petit train qui allait à Pontivy et s'arrêtait à Pluvigner où elle devait y retrouver des maquisards à qui elle apportait du ravitaillement.

Renée Le Roux

En descendant du train elle a entendu le bruit des armes et de la mitraille et s'est approchée lorsque quelqu'un, la reconnaissant, lui dit : Ne restez pas là ! Ne restez pas là ! Elle a repris le train dès qu'elle a pu pour revenir à Hennebont, à la maison, nous expliquant ce qui était arrivé, car on lui avait dit, et elle avait compris ce qui venait de se passer. Pierrot venait d'être abattu. Nous nous sommes demandés comment faire pour prévenir les parents que je connaissais bien. Trop jeune pour le faire je suis allée trouver l'abbé CAMENEN, le curé d'Hennebont, qui connaissait notre engagement, et c'est lui qui s'est chargé d'aller prévenir M. et Mme FERRAND de la terrible nouvelle. »

N'abandonnant pas son action, Renée LE ROUX repartira en mai pour Paris avec un document que lui avait remis Marcelle JEGO. Il s'agissait d'un plan de ravitaillement en eau de la base sous-marine au départ de l'étang de Kermat. Marcelle avait obtenu ce plan par un camarade des Travaux Maritimes dont le bureau s'était replié à Hennebont. A son arrivée à Paris, Renée LE

[8] Renée LE ROUX est née à Paris en 1918 de parents lorientais. En 1939, son père revient à Lorient où il prend sa retraite. Employée à l'arsenal de Lorient, elle y rencontrera Pierre FERRAND à la fin de l'année 1941.

ROUX sera arrêtée avec deux résistants avec qui elle avait rendez-vous. Elle nia toujours les connaître, prétextant une rencontre fortuite.

Une mission à Paris, et un retour difficile.

La nouvelle de l'arrestation de Renée, parvenue à Hennebont, inquiéta le Réseau par les conséquences qu'elle pouvait avoir car il n'y avait pas de nouvelles. Jean SIMON prit les choses en mains.



Mathieu Ferrand

Marcelle JEGO raconte : *«... on nous avait dit, le samedi qui précédait la Pencôte, que nous devions être à Ste Anne d'Auray le dimanche à 11 heures. Alors, avec Mathieu, le frère de Pierre FERRAND, on part à moto, celle d'Emile ABRAHAM. Mais peu avant Auray, on tombe en panne, juste en face de ce qui est devenu aujourd'hui le Centre de formation professionnelle pour adultes.*

« Là il y avait une vieille ferme en ruine où l'on remisa la moto et nous poursuivîmes notre chemin à pied. Inutile de vous dire que nous n'étions pas à l'heure à notre rendez-vous ! On ne savait pas qui nous allions rencontrer ni à quel endroit, lorsque, par la porte entr'ouverte du "Bar Moderne" nous avons reconnu Jean SIMON. Il était en train d'écrire sur un guéridon. C'était lui qui nous attendait. Il me dit : il faut que tu partes à Paris ce soir. Je n'y étais jamais allée. C'était là que Renée LE ROUX s'était faite arrêtée.

« Je suis partie d'Auray le soir même, sans revenir à Hennebont, sans bagages, sans rien et c'est Mathieu qui a été chargé de prévenir mes parents que j'étais partie à Paris. Jean Simon m'avait bien sûr donné des explications. Arrivée le lundi matin, Je descendis chez la cousine où Renée était hébergée. Je devais aller dans sa chambre retirer tous les documents qui pouvaient être compromettants et les détruire, mais Renée n'y avait rien laissé.

« A Paris, j'étais hébergée chez des amis de Jean SIMON et le mardi matin je reprenais le train pour Hennebont. Mais arrivée en gare de Landévant le train est mitraillé par des avions américains, ou anglais, venus bombarder la région. Je m'allonge contre le pignon de la gare et croyant ma dernière heure arrivée, je dis ma prière et récite mon acte de contrition. Les avions visaient les locomotives.

« Les civils voyageaient toujours en tête de train, et pour être plus protégés, les allemands, eux, occupaient les derniers wagons. Heureusement, il n'y avait pas eu de victimes civiles. Comme la locomotive était touchée et ne

pouvait plus rouler on n'a pas pu aller plus loin. En attendant que la loco soit remplacée je suis allée à Landévant, au bourg, chez un oncle et une tante. J'ai réussi par le chef de gare de Landévant à téléphoner à la gare d'Hennebont pour rassurer les collègues et en même temps ma famille »

Quelques jours plus tard la tante de Renée fera savoir qu'elle était hébergée en banlieue parisienne. Elle avait été libérée. Ses deux compagnons résistants qui avaient été arrêtés avec elle s'étaient tus à son sujet. Elle préparait maintenant, bien à l'abri, l'arrivée de son bébé. Pour elle la Résistance était terminée.

La fin de la guerre et la destruction d'Hennebont

Après le débarquement des troupes alliées en Normandie, le 6 juin 1944, traversant la Bretagne, les troupes américaines approchent. L'occupant allemand est aux abois. Un matin de juillet 1944, au Café du Musée ...

Marcelle JEGO raconte : *« un jeune soldat allemand, un peu désespéré, qui travaillait à la cuisine de Kerlois, où étaient les sous-marinières allemands, arrive tout bouleversé et se confie à moi. Le matin, au café, il n'y avait pratiquement pas de clients, s'il y avait eu du monde, il ne m'aurait pas parlé.*

« Il y avait de quoi être stupéfait. Il me dit : vous savez ce qui s'est passé chez nous ce matin ? Il y a eu le sabordage d'un sous-marin à Kéroman et l'équipage a été fusillé chez nous ; pas tout l'équipage mais ils étaient au moins douze à avoir été tués ! ».

Le jeune homme était tout retourné par ce qu'il venait de voir et Marcelle JEGO donna ce renseignement à Roger VINET, qui faisait partie du réseau Cohors-Asturies, et qui passait par hasard au Café.

Marcelle JEGO ajoute : *« Deux ou trois jours plus tard le jeune soldat revint un matin et me dit, surpris et un peu inquiet : "c'est incroyable ! Je viens d'entendre une émission de la radio anglaise en langue allemande qui vient de dire ce qui s'est passé chez nous". Là, j'ai un peu pâli car c'est moi qui avait donné ce renseignement, ce qu'il ignorait bien sûr. »*

Roger VINET avait passé l'information à partir d'un poste émetteur, à Pontivy, d'où il télégraphiait les messages à Londres. Les alliés apprenaient vite les nouvelles.

Le dimanche 6 août 1944, les américains sont à Languidic. Suivant les consignes données, les résistants se regroupent au maquis de Kerallan d'où ils descendent à pied au bourg rejoindre les alliés.



l'abbé Langlo

Dans ses mémoires l'abbé LANGLO, à Hennebont, écrit :
« le lundi 7 août, à 9h15 nous arrivent les américains. On vit tout d'abord se sauver les allemands qui traversent la place en auto ou au galop de leurs chevaux, puis arrivent les premières voitures américaines (jeep) ; les chars qui stationnent un moment sur la place sont accueillis en délire, applaudis, entourés, fêtés. Les autorités militaires conseillent d'évacuer la place. »

Devant la percée des alliés, les allemands reculent. Mais la riposte ne se fera pas attendre. Ils ont fait sauter les ponts sur le Blavet et de Saint-Caradec où ils se sont repliés et déclenchent un tir d'artillerie puissant qui incendie le centre-ville. Les bombardements ne cesseront guère avant minuit. La ville est évacuée, détruite.

Marcelle JEGO se souvient : *« Restée bloquée au bourg de Languidic, le dimanche, avec l'arrivée des américains, j'ai été accueillie par la famille SIMON et suis restée sans nouvelles de mes parents et de ma sœur pendant 48 heures. Ils s'étaient repliés d'abord sur le Bois du Duc et de là étaient partis au Haras coucher dans la paille. C'est le mercredi que j'ai appris qu'ils s'y trouvaient. Un parachutiste, dont je ne connaissais que le prénom, Gérard, s'est proposé de me conduire en jeep.*



Hennebont sinistré (coll. particulière)
Une vue du Café du Musée, après les bombardements

« Notre maison familiale, le Café du Musée, avait brûlé. Il y avait dû avoir un beau feu d'artifice car il y avait beaucoup d'armes et de munitions camouflées sous le bois de la cave en vue de la Libération et aussi les brassards FFI qui s'y trouvaient. »

Ainsi se terminaient tragiquement les événements d'une guerre et d'une occupation que venaient de vivre héroïquement, dans la résistance à l'occupant allemand, deux amis : Marcelle JEGO et Pierre FERRAND.

Epilogue

Après les événements tragiques qui amenèrent la destruction du premier maquis groupé, à Poulmein, et le massacre de quatre résistants, Pierre FERRAND adressa une lettre émouvante à Madame Le LABOURER, la femme du fermier, et à ses filles.

Le 16 février 1944,

Madame, mesdemoiselles,

Vous trouverez ci-jointe la lettre que mes camarades du maquis vous adressent, avec leur profonde gratitude.

En mon nom personnel, je tiens à vous remercier de tout le bien que vous m'avez fait. J'aurai toujours à l'esprit le dévouement dont vous et vos filles ont fait preuve ; quel exemple de volonté, de patriotisme vous m'avez donné.

Aujourd'hui, dans ma solitude, ma pensée va vers votre famille que la guerre a frappée. Qu'allez-vous devenir ? Je suis sûr que les chefs à qui nous avons fait part de votre attitude magnifique ne vous oublieront pas. Thérèse et Solange, où travaillent-elles ? Faites-moi donner de vos nouvelles par des camarades, je serai content.

Dans votre douleur, il doit être consolant, vous, famille chrétienne, de songer que Monsieur LE LABOURER a dû trouver, près du Dieu tout puissant, toute la miséricorde dont il avait besoin.

C'est avec un désintéressement, une charité toute chrétienne qu'il nous hébergeait. Son abnégation, allant jusqu'à l'héroïsme, l'a conduit au sacrifice suprême pour la France et aussi pour la foi des aïeux. A cause de tout cela, je suis sûr que du haut des cieux, Milo veille sur vous et sur sa seconde famille.

Madame, Mesdemoiselles, je m'incline respectueusement devant votre sacrifice et je vous prie d'agréer toute ma sympathie et ma profonde admiration.

Votre dévoué

Gaby

Pierre FERRAND était également porteur d'une lettre collective des Maquisards de Poulmein destinée à Madame LE LABOURER et ses filles.

Chère maman, chères sœurs,

C'est avec une tristesse profonde que nous avons appris la mort de votre mari.

Durant notre séjour à votre ferme, il avait été pour nous un père bienveillant, s'efforçant de nous rendre service en tout et pour tout. Monsieur LE LABOURER, qui a été tué au service de la patrie, a laissé dans nos cœurs un sentiment de reconnaissance incommensurable.

Lorsqu'après avoir essayé de sauver notre matériel, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, à espérer, il tenta de se sauver, une balle le frappa et fut blessé ; les boches, furieux de notre fuite le frappèrent sauvagement, ne sachant même pas distinguer l'héroïsme dont avait fait preuve votre mari et devant lequel nous nous inclinons tous.

Et vous Madame qui étiez à nos petits soins, tâchant de nous faire oublier la séparation de notre famille, vous avez été un modèle de mère.

Vraiment lorsque le soir du 10 février nous nous sommes retrouvés, nos cœurs se sont tournés vers votre famille, vers vous particulièrement qui étiez si dévouée à notre cause à tous et qui étiez notre mère.

Vos filles, Thérèse et Solange, élevées dans l'amour du devoir, ne savaient que faire pour nous aider ; avec un dévouement admirable, elles faisaient nos commissions en ville, et journellement par leur bonne humeur mettaient un peu de baume sur notre cœur. Aujourd'hui encore, famille LE LABOURER qui avez tout perdu pour nous, pour la Patrie, vous dites fièrement que vous ne regrettez rien de ce que vous avez fait , toute la région vous suit des yeux ; tous ont leurs cœurs compatissants tournés vers vous ; tous sont pleins d'admiration pour vous.

Vous incarnez les qualités incomparables de notre race Bretonne et Française. Nous le jurons sur la tombe de Milo de faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour vous aider, pour vous redonner ce qui vous a été pris et pour venger votre mari.

Au nom de toute la France Libre, de tout le Maquis, encore une fois Merci.

Le Maquis

Le 2 novembre 1944 naissait Pierrette, la petite fille de Renée LE ROUX et de Pierre FERRAND, que son tragique destin ne lui permettra pas de connaître. Marcelle JEGO sera sa marraine et la portera sur les fonds baptismaux avec Mathieu FERRAND, le parrain.

La guerre se termine. Marcelle JEGO part rejoindre ses parents réfugiés à Pontivy. En janvier 1945, elle prend le train de Pontivy à Auray où elle recevra la Croix de Guerre lors d'une prise d'armes sur la place du Loch.



Quelques membres du 7^e bataillon FFI en décembre 1944 sur le front de Lorient
Louis DUPARC-Paul ROY-Jacques LAOUEAN-Adolphe RIALLAN-Roger CELLIER-Yves LE GAL
Marcelle JEGO -Jean SIMON-POIRIER-Dr THOMAS-Emile ABRAHAM-Dr DENIS-France KERGOAT
 (Coll. Particulière)

Le 27 juillet 1947, lors de la visite du Général de Gaulle à Saint-Marcel, elle recevra de ses mains la médaille de la Résistance. Par la suite, elle recevra deux autres décorations : la croix de combattant et la croix du combattant volontaire de la Résistance.



Distinctions reçues par Marcelle JEGO

Croix de guerre/ Croix du combattant volontaire de la Résistance / Croix du combattant / Médaille de la Résistance



Marcelle JEGO recevant la médaille de la Résistance des mains du Général de Gaulle
(Coll. Particulière)

Annexe

Transcription n° 107, année 1944, de Pierre FERRAND
Registre d'état-civil des actes de décès de la ville d'Hennebont.

1/ Commune de Pluvigner

Extrait du registre des actes de décès, année 1944, n° 35.

Le 28 avril 1944, à 13h30, est décédé au Bourg, Pierre Mathieu Gustave Joseph FERRAND, né à Hennebont le 9 octobre 1923, fils de Joseph Sébastien FERRAND, employé de bureau, et de Elisa Alexandrine Joséphine LE ROUZO, son épouse, sans profession, domicilié à Hennebont, célibataire.

Dressé le 6 mai 1944 à 10h30, sur la déclaration de : Maxime HOFFMANN, âgé de cinquante quatre ans, mécanicien, domicilié à Pluvigner, ami du défunt, qui lecture faite, a déclaré signer avec Nous, Auguste LE HENANFF, adjoint au Maire de Pluvigner. Le registre dûment signé.

Extrait certifié conforme. Pluvigner le 20 juillet 1944. Le Maire signé : illisible.

Transcription en exécution de l'article 80 du Code Civil. Transcrit le 30 juillet 1944, 16h00, par Nous.

(Le registre porte dans la marge, la mention « MORT POUR LA FRANCE »)

2/ Note additionnelle de papier, collée sur le registre de décès :

Le dénommé FERRAND chargé de mission de 3^{eme} Classe (Sous-lieutenant) des Forces Françaises Combattantes, était domicilié légalement, 119 rue Maréchal Joffre à Hennebont (Morbihan).

Fait à Paris le 13 janvier 1954. A Pluvigner le 10 février 1954.

Pour le Ministre et par son ordre.

Le Directeur du Contentieux de l'Etat-civil et des recherches. Signé : illisible.

A Hennebont le 12 février 1954. L'officier d'Etat-civil. Signé : illisible

BIBLIOGRAPHIE

R. LEROUX, Le Morbihan en guerre 1939-1945, *Joseph Floch, imprimeur éditeur, Mayenne, 1981*

R. SECHER, Histoires de Résistance en Bretagne, *Production Jeannine Balland, Presse de la Cité, 1994*

D. CHEYROUZE, Un maquis en Morbihan, documents et témoignages, 2005

TÉMOIGNAGE

Marcelle JÉGO (Épouse GUYMARE), Entretien réalisé le 28 septembre 2011 à Hennebont.

SOURCES

Liberté du Morbihan, Maquis de Poulmein – Baud, 4 et 5 octobre 1994.

Liberté du Morbihan, Les femmes dans la résistance, 13 juin 1994.

Gilbert BAUDRY, Cohors-Asturies, bulletin de la SAHPL, n°35, 2006-2007.

Amis entends-tu ... Journal de la Résistance Morbihannaise

L'abbé LANGLO, Mémoires (non publiées), Hennebont.

voient venir ~~par~~ à son retour et furent vus le
trouant net. Deux jeunes gens du camp n'ayant
pas fui assez tôt mit aussi tous, dont un Heim elmt,
Georg Lischkehan, de la rue neuve. Les exécutés, un dimanche
à Heime elmt furent un triomphe, jamais on n'a
vu pareille foule.

A une réunion des dirigeants du camp et de délégués de
la Résistance, il est décidé de couronner les jeunes
gens un peu partout : Finistère, région de colpo,
le champ et Paris, vi va Pierre Ferrand.

Un peu plus tard un autre camp est organisé à
Biczy. L'auraux, qui est encore signalé aux allemands
nouvelle dispersion des jeunes.

Pierre Ferrand. Le retour de Paris, pour une mission aux
environs d'Amay, est tué par les allemands à Pluri-
guer. Enterré par les allemands dans un talus, il
est déterré le nuit par la gendarmerie française
et enterré au cimetière en attendant son trans-
fert à Heime elmt.

Un autre magistrat du groupe, avry, est tué sur la
route d'Argemiel dans une rencontre avec des allemands
alors qu'il dirigeait le transport d'armes du camp
de Baud à un autre dépôt.

D'autres jeunes gens sans prendre le maquis travaillaient
dans la résistance à Heime elmt : sabotage des
voies ferrées, déraillement de trains et munitions.
pour faire sauter les pylônes électriques ou les
transformateurs. Mathieu Ferrand se signale pour cela.
Les dirigeants de la Gauche organisent en outre un
groupe chargé de la Police des prix : la P.A.F.F.I.
(Police auxiliaire des Forces Françaises de l'Intérieur)